

NEUVIÈME CONFÉRENCE

JÉSUS-CHRIST EST RESSUSCITÉ

EN DIEU

Messieurs,

Jésus-Christ est mort en Dieu, puisqu'il a prédit avec une certitude divine la mort la plus incertaine; qu'il a choisi avec une liberté divine la mort la plus ignominieuse, et qu'il a souffert avec une patience divine la mort la plus cruelle. Et maintenant, il semble qu'après avoir parcouru avec vous la vie de Jésus-Christ, je doive m'arrêter à son tombeau; car, enfin, qu'y a-t-il et que peut-il y avoir après ce terme final de toute destinée terrestre? N'est-ce pas épuiser toute la matière de l'éloge que d'avoir dit d'un homme comment il est né, comment il a vécu et comment il est mort? Il se peut, sans doute, que la tombe d'un mortel soit

environnée de pompe et d'éclat; il se peut que, debout devant elle, des générations entières contemplent avec respect des reliques honorées dans un sépulcre glorieux; il se peut même que de cette poudre féconde s'échappent un nom immortel, des œuvres impérissables, une gloire sans fin, et qu'ainsi par cette survivance du nom, des œuvres et de la gloire, l'homme triomphe quelque peu de la mort qui l'a frappé et de la terre qui s'est refermée sur lui. Mais qu'est-ce que cela? Un peu de bruit autour d'un tombeau, et dans ce tombeau des restes inanimés, ou, pour parler avec Tertullien et Bossuet, un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue (1). Voilà où aboutissent toute puissance, toute doctrine, toute grandeur. Oui, si grands, si sages, si puissants que vous soyez, les hommes ne sèmeront autour de votre cercueil que des paroles stériles : leurs larmes ne rappelleront pas un signe de vie sur vos membres desséchés, et leurs louanges ne réveilleront pas un écho dans le silence de la tombe.

Ainsi en est-il de la destinée des hommes.

(1) Tertullien, *De Resurrect. carnis* : *peritura caro in omnis jam vocabuli mortem*, IV.

Mais telle n'a pas été la mort de Jésus-Christ. Après que le divin supplicié eut été enseveli sous la pierre du sépulcre, au matin du troisième jour, un rayon de vie pénétra dans ce séjour de la mort; le rocher du Calvaire tressaillit au contact d'une puissance mystérieuse, et la terre rendit en tremblant le dépôt que les hommes venaient de lui confier. Notre-Seigneur Jésus-Christ sortit du tombeau majestueusement; et debout sur cette pierre, cercueil de sa vie mortelle et berceau de sa vie glorieuse, il put jeter à la mort ce défi de triomphe : « O mort, où est ta victoire, ô mort, où est ton aiguillon (1)? »

Voilà, Messieurs, le grand fait, le fait unique sur lequel je viens appeler votre attention. Je dis donc que Jésus-Christ est ressuscité, et que sa résurrection prouve sa divinité.

Que Jésus-Christ soit ressuscité d'entre les morts, c'est là un fait qui, par conséquent, doit se prouver comme tous les autres faits. C'est d'abord un fait extérieur et physique, puisqu'il tombe dans le domaine des

(1) I^{re} aux Corinth., xv, 55.

choses sensibles; c'est de plus un fait doctrinal, parce qu'il se rattache à un ensemble de doctrines dont il forme le sceau et le complément; c'est enfin un fait social, car il est étroitement lié à l'existence d'une société dont il est le fondement et la base. Or, tout fait, soit physique, soit doctrinal, soit social, est sujet à une triple question : Quelle certitude a-t-il revêtue? Quelle publicité a-t-il reçue? Quelle croyance a-t-il rencontrée? Cela posé, je dis que la résurrection de Jésus-Christ est un fait couronné par la plus haute certitude, par la plus haute publicité et par la plus haute croyance.

Douze hommes en suivent un treizième pendant trois ans; ils l'abandonnent peu de temps avant sa mort. Quelques jours après, ils affirment qu'il est ressuscité, qu'ils l'ont vu, qu'ils l'ont entendu, qu'ils l'ont touché, qu'ils ont mis la main dans ses plaies; ils affirment plus tard qu'ils ont conversé quarante jours avec lui, qu'il s'est montré à eux non pas une fois, mais à différentes reprises; non pas en un seul lieu, mais en divers endroits; qu'il n'est pas apparu à eux seuls, mais en présence de plus de cinq cents hommes. Ils affirment enfin qu'ils n'ont pas

cru avant de voir, mais qu'ils ont cru parce qu'ils ont vu, que cette perception a fait évanouir leurs doutes et dissipé leurs défiances. Voilà ce qu'ils affirment, et c'est là, certes, l'affirmation la plus prodigieuse qui soit sortie de la bouche d'un homme. Eh bien, par la raison même que cette affirmation est la plus prodigieuse qui se soit produite dans le monde, elle suppose la plus haute évidence ou la plus grande impiété jointe à la plus étrange des folies. Et, en effet, si Jésus-Christ n'était pas ressuscité, qu'y avait-il de plus impie que d'accréditer parmi les hommes une erreur si monstrueuse? Si Jésus-Christ n'était pas ressuscité, qu'y avait-il de plus extravagant que d'affirmer sa résurrection, en face des hommes qui allaient répondre à tant d'audace par les supplices et par la mort, et en face de Dieu qui ne réserverait à une telle imposture que les foudres de sa justice? Quel abîme d'extravagance? Quels monstres d'iniquité! Et les apôtres, étaient-ce bien des hommes extravagants? Quoi! tant de bon sens, tant de calme, tant de sagesse, tant de raison à côté d'une telle folie! Les apôtres, étaient-ce bien des hommes impies? Quoi!

tant d'humilité, tant de charité, tant de conscience et de droiture à côté d'une perversité si effrayante, d'une scélératesse si profonde! Qui oserait le soutenir et qui pourrait le croire? Direz-vous que les apôtres, sans avoir été ni impies, ni extravagants, doivent passer pour des visionnaires qui croyaient avoir vu ce qu'ils n'avaient pas vu, et qui prenaient pour des réalités les rêves d'un cerveau troublé ou les fantômes d'une imagination malade? Mais s'il est une chose qui éclate dans leur conduite, c'est leur peu d'ardeur, que dis-je, leur excessive lenteur à admettre la résurrection de Jésus-Christ. D'abord ils traitent de délire le récit des saintes femmes revenues du sépulcre. Lorsque Jésus-Christ, se montrant à eux, leur dit : « Voyez mes mains et mes pieds, c'est bien moi : touchez et voyez : un esprit n'a ni chair ni os comme vous voyez que j'en ai (1) », ils ne croient pas encore; il faut qu'en mangeant devant eux il leur prouve la réalité de son corps. Pour triompher de l'incrédulité de Thomas, Jésus-Christ a besoin de lui dire : « Approche ta main,

(1) S. Luc, xxiv, 39.

mets-la dans mon côté, et ne sois plus incrédule, mais croyant (1) ». Et enfin, même après que Jésus-Christ leur eut reproché ce manque de foi, jusque sur la montagne de Galilée où le Maître se manifesta pour la dernière fois à ses disciples, il y en avait parmi eux, dit saint Mathieu, qui doutaient encore, tant ils cherchaient à se prémunir contre les troubles de l'esprit, contre l'illusion des sens (2). Donc, si malgré toutes ces précautions ils affirmèrent au prix de leur sang la résurrection de Jésus-Christ, c'est-à-dire le fait le plus prodigieux, le plus incroyable, humainement parlant, que l'on puisse imaginer, il fallait bien qu'ils fussent vaincus par la plus haute évidence. Loin de former un préjugé favorable au témoignage des apôtres, le caractère merveilleux de la résurrection de Jésus-Christ confirme la véracité de ceux qui l'ont crue; et l'on peut dire avec Tertullien : *Credendum quia mirandum* (3)! Mais peut-être que les apôtres ont renfermé leur témoignage dans le secret de l'amitié ou dans un cercle restreint et

(1) S. Jean, xx, 27.

(2) S. Matth. xxviii, 17.

(3) *De Baptismo*, II.

limité? Non, car si le fait de la résurrection a revêtu la plus haute certitude, il a été couronné en même temps par la plus grande publicité.

Pour que la résurrection de Jésus-Christ pût être et fût en effet une confirmation éclatante de sa doctrine, il fallait que le témoignage des apôtres affrontât le grand jour de la publicité, et qu'ainsi se montrant à découvert en face du monde entier, il fit rayonner de toutes parts les clartés de son évidence. Or, le premier théâtre de la publicité, le plus rapproché et le plus étendu, se trouve dans le peuple. C'est là, devant ces masses si mobiles et si passionnées, devant cette mer agitée de la multitude dont les flots ensevelissent sous leurs colères tant de grandes paroles, tant de fortes convictions; c'est devant le peuple, dis-je, que le témoignage des apôtres devait subir la première épreuve de la publicité. Or, c'était le jour de la Pentecôte, et il semblait que Dieu eût député vers Jérusalem toutes les nations de la terre pour représenter le monde ancien à ce moment solennel du témoignage. Parthes, Mèdes, Élamites et ceux qui habitent la Mésopotamie, la Judée, la Cappadoce, le

Pont et l'Asie, la Phrygie, la Pamphylie, l'Égypte et la Lybie, Romains, Juifs et prosélytes, Crétois et Arabes, tous se pressaient autour des témoins de Jésus-Christ. Et Pierre, se tenant debout avec les onze, éleva la voix et dit : « Hommes de Judée et vous tous qui habitez Jérusalem, écoutez ces choses : Jésus de Nazareth, fameux par les merveilles qu'il a opérées au milieu de vous, a été mis à mort, comme vous le savez. Mais Dieu l'a ressuscité selon qu'il était prédit : « Vous ne laisserez point mon âme « dans l'enfer et vous ne souffrirez point « que votre Saint voit la corruption. » Dieu a ressuscité Jésus et nous en sommes tous témoins. Que la maison d'Israël le sache bien, ce Jésus que vous avez crucifié, Dieu l'a ressuscité (1). » Vous l'entendez, Messieurs, Pierre ne craint pas de publier à la face du peuple entier la résurrection de Jésus-Christ.

Mais, si les apôtres n'ont pas redouté pour leur témoignage l'assemblée du peuple toujours avide de prodiges et de nouveautés, oseront-ils affronter un deuxième public

(1) Actes des Apôtres, II, 14 et ss.